

L'HONNEUR DE SAINT-ARNAUD

FRANÇOIS MASPERO

L'HONNEUR
DE SAINT-ARNAUD

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN: 978-2-02-107594-6

© Éditions du Seuil, février 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Préface

En 1959, un jeune libraire du Quartier latin décidait de devenir éditeur. Il commença par lancer une collection qu'il choisit d'intituler « Cahiers libres », en hommage transparent à son ancêtre en rébellion, Charles Péguy, le fondateur des « Cahiers de la quinzaine ». Afin d'éviter toute méprise sur ses intentions éditoriales, il plaça en exergue des premiers titres publiés ces mots du même Péguy : « *Ces cahiers auront contre eux tous les salauds de tous les partis.* »

Pour que lesdits salauds ne se trompent pas d'adresse, l'artisan éditeur-libraire préféra signer ouvertement son forfait : ses « Cahiers libres » paraîtraient à l'enseigne de son nom – François Maspero, tout simplement. Nulle quête de notoriété ou de gloriole dans son choix ; plus essentiellement, l'envie d'assumer ses actes dans une époque obscure où les couards ne manquaient pas, notamment parmi la gauche officielle, celle qui perdit son honneur en faisant la guerre au peuple algérien et en votant les pleins pouvoirs à Guy Mollet.

Les « *salauds de tous les partis* » ont sans doute crié victoire quand, en 1982, ils ont vu François Maspero renoncer à son métier d'éditeur. Mais ils se sont réjouis trop vite : ils avaient oublié l'auteur.

Délivré des livres des autres, Maspero, ce timide ombrageux dont j'imagine qu'il n'était pas mécontent de se cacher derrière des piles de manuscrits, nous a soudain révélé, en 1984, avec *Le Sourire du chat*, l'écrivain qu'il n'avait jamais cessé d'être en secret. Puis, en 1993, plus d'une génération après le début de son aventure éditoriale – le temps, chez d'autres, de plusieurs retournements de veste, de cent reniements et de mille amnésies –, il s'est rappelé au bon souvenir des salauds en leur offrant leur portrait, cet *Honneur de Saint-Arnaud*.

Ce livre fut victime d'un malentendu.

Dans leur infinie aptitude à durer, à survivre aux offenses et à épouser l'air du temps, les salauds ont mille ruses. Dont celle-ci : démasqués, ils trouveront le portrait avantageux.

On le sait, pour escamoter un auteur dérangeant, il suffit de le proclamer fréquentable et bienséant, de l'étouffer de reconnaissance et de l'enterrer sous les honneurs. Déjà, quand, en 1990, François Maspero, avec *Les Passagers du Roissy-Express*¹, offrit une archéologie sociale du territoire, de ses partages et de ses déchirures, à rebours de l'empressement charitable pour les banlieues – cet humanitarisme à domicile où s'éclipsent le social et le politique –, on le gratifia de compliments dans la presse respectable de tous bords et d'une mention élogieuse dans un discours présidentiel. Avec son *Saint-Arnaud*, on fit mieux, ou plutôt pire : ici et là, on le déclara fasciné par son héros, séduit par le personnage, presque complice. Ce n'était pas le verdict de lecteurs pressés, mais plutôt de lecteurs dérangés, gênés et embarrassés. Quitte à dénaturer l'œuvre, il leur fallait taire la nouvelle : par le détour d'une biographie classique, qui plus est sur un personnage lointain et oublié, l'écrivain Maspero proclamait sa fidélité à ses engagements d'éditeur.

Car, des cinq livres écrits par François Maspero, celui-ci est sans doute le plus politique et le plus actuel. Sous l'apparence d'un livre d'histoire, c'est de nous qu'il s'agit ici. De ce pays, la France. De l'idée que nous nous en faisons. De sa présence au monde, *hic et nunc*, selon que nous revendiquons ou que nous rejetons une part de son passé.

Voici donc un livre cruel, terrible, assassin.

Péguy revendiquait pour ses *Cahiers* le droit de « faire des personnalités »². Il entendait par là donner « des coups pour de bon, non des coups pour la démonstration ». Parce que, ajoutait-il, « la guerre est la guerre, et, quand on se bat, on tape ». Maspero a donc choisi de se faire une personnalité, ce maréchal Achille Le Roy de

1. François Maspero, *Les Passagers du Roissy-Express*, photographies d'Anaïk Frantz, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1990 ; réédit. coll. « Points », n° R502.

2. Charles Péguy, *Personnalités*, « Cahiers de la quinzaine », III-XII, 5 avril 1902 ; cf. *Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 906-938, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987.

Saint-Arnaud qui ne s'appelait ni Achille ni Saint-Arnaud. Saint-Arnaud, à première vue, c'est la conquête de l'Algérie et le coup d'État du 2 décembre, les « Arabes » enfumés et la « canaille » mitraillée. Mais c'est bien plus que cela : au travers de ses lettres, publiées après sa mort en 1854 par sa famille, louées par Sainte-Beuve comme l'exemple même de « l'esprit français », devenues l'un des bréviaires des bien pensants du Second Empire, c'est la crapulerie personnifiée, la crapulerie établie et honorée, revendiquée et légitimée. La crapulerie d'État. Le crime national.

« Ce général avait les états de service d'un chacal », disait Victor Hugo de cet aventurier officiel, dont les crimes eurent force de loi et dont les vilénies furent montrées en exemple. « Les crimes sont faits grandement ou petitement ; dans le premier cas, on est César, dans le second cas, on est Mandrin. César passe le Rubicon, Mandrin enjambe l'égout. » Aux premières lignes rageuses de son *Histoire d'un crime*, écrites à Bruxelles dans les premiers mois de l'exil, le même Hugo frayait le chemin emprunté par Maspero : l'autopsie des petites, vastes misères et immenses mensonges, nichées au cœur des grandeurs glorieuses et des réputations fameuses qui font nombre de généalogies d'État. Suivra logiquement *Napoléon le petit*, dont Saint-Arnaud est évidemment l'un des principaux protagonistes, croqué dans sa superbe apparence à la page 105 de l'édition illustrée de 1879. Imaginant l'inhumation provisoire, au clair de lune, des victimes du coup d'État, la gravure qui précède, page 101, en dévoile l'envers : le crime.

Où est l'honneur dans la raison d'État ? Dans la soif de pouvoir ? Dans l'appétit de conquêtes ? Dans la négation des peuples ? Dans l'indifférence aux injustices ? En faisant de Saint-Arnaud le modèle parfait de la veulerie intelligente, du banditisme réussi et de la bassesse promue, ce sont ces questions que Maspero a choisies de nous poser. Mais sa force est de le faire mine de rien, par petites touches, avec une ironie placide et une distance mordante. « Aux amitiés véridables, il faut de belles cassures », disait encore Péguy. Dès lors, nul besoin de rupture grandiloquente quand il s'agit de l'ennemi. Ce n'est pas frayer avec la crapule que la déshabiller de l'intérieur. Ce n'est pas être fasciné que l'approcher au plus près. C'est au contraire lui faire la guerre loyalement, honnêtement, moralement. Péguy toujours,

s'expliquant sur la bonne manière de se « faire des personnalités » : « la première loyauté consiste à traiter nos adversaires et nos ennemis comme des hommes, à respecter leur personne morale (...), à garder, au plus fort du combat et dans toute l'animosité de la lutte, la propreté, la probité, la justice, la justesse, la loyauté, à rester honnêtes, à ne pas mentir. »

Telle est la force redoutable du travail de Maspero, de son écriture rigoureuse et sensible : en lui donnant vie et humanité, il nous oblige à côtoyer l'imposture ; il nous contraint à fréquenter ce que l'on préférerait simplement détester, et donc ignorer.

C'est faire grand cas, dira-t-on, d'une histoire qui nous serait devenue étrangère. Après tout, l'époque comme les contrées arpentées par ce salaud emblématique nous sont bien lointaines. Je pourrais simplement objecter qu'en ce pays régulièrement saisi par la tentation bonapartiste, il est encore des hommes politiques pour voir en Napoléon III, celui-là même dont Saint-Arnaud fit sabre au clair un Empereur sur les décombres de la Deuxième République, l'incarnation de « la grandeur de la France »¹. Je pourrais aussi ajouter qu'il est également des intellectuels, inconsolables orphelins de ladite grandeur, pour prétendre que la colonisation fut essentiellement œuvre de civilisation. Mais je m'en tiendrais à la genèse de ce livre qui suffit à en dire l'actualité.

Avec sa pudeur coutumière, Maspero a préféré celer l'anecdote. Chaque été, *La Quinzaine littéraire* consacre son numéro d'août à un dossier. En 1990, les collaborateurs de la revue de Maurice Nadeau, parmi lesquels François Maspero, reçurent ainsi une note préparatoire rédigée par un membre du comité de rédaction en vue d'un numéro ayant pour thème : « Que sont “nos” ex-colonies devenues ? » Intitulée « Ce qui manque à ce numéro », elle s'ouvrait par ces mots : « Un réexamen des doctrines anticolonialistes françaises (Frantz Fanon, Jean-Paul Sartre, M^c Vergès, François Maspero, Régis Debray). » Publiée dans le numéro en question, la réponse de Maspero fut cinglante. Retraçant avec une implacable ironie son itinéraire politique,

1. Cf. Philippe Seguin, *Louis Napoléon le Grand*, Grasset, 1990.

de militant et d'éditeur, cette *Confession d'un anticolonialiste* est une réplique à tous ceux qui, aujourd'hui, considèrent avec gêne et ressentiment leurs emballements juvéniles pour les indépendances et les tiers-mondes, les révolutionnaires cubains et les communistes antistaliniens. Bref, en guise de « réexamen », une fidélité revendiquée.

Or, c'est au détour de cet article que revint à Maspero un souvenir d'enfance, dont ce livre-ci est le prolongement et par lequel il commence naturellement : « La bibliothèque se trouvait dans une pièce très haute... » Et, sur les rayonnages de cette bibliothèque, celle du grand-père maternel, « à leur place immuable, les deux volumes reliés en noir des *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud* ». Dans *La Quinzaine littéraire*, Maspero laisse déjà entrevoir ce qui devait lui donner l'envie de cette biographie : l'absence totale de scrupule chez Saint-Arnaud, l'aveu claironnant du crime qui court tout au long de ses lettres et qui n'empêchait pas Sainte-Beuve et d'autres d'en faire l'exemple idéal à offrir à la jeunesse française.

« Notre premier soin, écrivait ainsi Maspero en 1990, faisant de l'autodérision moqueuse une arme, fut de mettre en place une grande campagne de falsification historique. J'étais moi-même orfèvre en la matière : n'avais-je pas été chassé ignominieusement du Parti communiste français pour avoir diffusé un faux « Rapport secret » attribué à Krouchtchev? (...) Donc nous n'hésitâmes pas à inventer de toutes pièces des textes prétendument accablants pour la colonisation, et à les glisser dans toutes les bibliothèques de France. (...) Exemple, parmi des milliers : la dénaturation totale que nous opérâmes des lettres du maréchal de Saint-Arnaud. Pour parvenir à faire de ce représentant typique de la France humaniste une brute sanguinaire conquérant la Kabylie par le fer et par le feu, nous glissâmes dans ses lettres des phrases comme celles-ci... » Et Maspero de donner un bref aperçu des horreurs revendiquées par Saint-Arnaud et que ce livre-ci détaille à foison. Juste un avant-goût de villages brûlés, de populations massacrées, de cadavres entassés, de têtes coupées, d'enfants piétinés, etc.

« Cet homme est de chez nous. Cet homme est à nous », écrit Maspero dans son prologue. C'est en ce sens que le compte à régler est actuel, tout comme l'est – ô combien – le débat sur la Collaboration. Demain se construit dans ce perpétuel « à présent » du passé que revendiquait Walter Benjamin, à la veille de son suicide de 1940,

sur la frontière close des Pyrénées, en citant Karl Kraus : *L'origine est à la fin*. La France d'aujourd'hui, celle d'une fin de règne délétère, de ruines et d'impostures, celle de la démonisation de l'islam et des nostalgies de puissance, celle des grandes peurs méditerranéennes, est aux prises avec ses amnésies collectives, ses trous de mémoire que furent Vichy et l'Algérie, auxquels on pourrait ajouter l'oubli de la ferveur de mai 1968, cette grande frayeur des puissants.

C'est donc en pensant à l'avenir qu'il convient de lire ce livre du passé. Comment, l'ayant refermé, ne pas être convaincu de notre responsabilité spécifiquement *française* dans l'actuel drame algérien ? Comment croire, un seul instant, qu'il est sans conséquences pour un pays comme l'Algérie d'avoir subi cent trente ans la négation de ses structures sociales, l'éradication de ses fondements culturels, d'avoir vécu une sorte de dissidence intérieure de tout un peuple, de n'avoir connu de l'État de droit que l'application du droit du plus fort, d'états d'exception en états d'exception, d'avoir perdu un million des siens »¹ ? Contre la bonne conscience de ceux pour qui le désordre algérien justifierait *a posteriori* le passé colonial, assénant la preuve que ce peuple ne saurait s'administrer lui-même, Maspero s'entête à répéter ceci, qui justifiait son engagement pour l'indépendance algérienne : « L'abaissement de la France dans le concert des nations [n'est pas venu], contrairement à la prophétie de Raymond Aron, de la perte de ses colonies, mais bien de sa volonté de s'y maintenir »². »

De quelle France sommes-nous ? Nous ne pouvons nous dérober à la question posée par cet esprit libre et têtue. Oui, quelle France ? Celle de Saint-Arnaud ou celle de Péguy ? Celle de Péguy évidemment, répond Maspero qui, lui-même, et sa modestie dut-elle en souffrir, en est l'incarnation vivante. De ce Péguy ruminant et ressassant qui n'a cessé de nous alerter : « Une seule injustice, un seul crime, une seule illégalité, surtout si elle est officiellement enregistrée, confirmée, une seule injure à l'humanité, une seule injure à la justice et au droit

1. François Maspero, préface au livre d'Yves Benot, *Massacres coloniaux, 1944-1950 : la IV^e République et la mise au pas des colonies françaises*, La Découverte, 1994.

2. Idem.

surtout si elle est universellement, légalement, nationalement, commodément acceptée, un seul crime rompt et suffit à rompre tout le pacte social, tout le contrat social, une seule forfaiture, un seul déshonneur suffit à perdre l'honneur, à déshonorer tout un peuple.»

Je n'écris pas ce compliment par devoir de préfacier. François Maspero fut, pour ma génération, l'un de ces hommes rares qui me réconcilia avec la France. Ayant grandi outre-mer, aux Antilles françaises, – et qui le sont toujours –, puis dans l'Algérie fraîchement indépendante, c'est par le détour des livres publiés à son enseigne et de visites vacancières à sa librairie « La joie de lire » que j'ai finalement rejoint ce pays – je veux dire par là cette promesse républicaine où l'esprit national ne se réalise que dans la fraternité universelle, ce qu'en d'autres temps on nommait l'internationalisme.

À l'époque, d'autres, qui parfois s'en vantent encore, s'amusaient à voler les livres « chez Masp ». Épousant des causes provisoires et des engagements éphémères, ils jetaient ainsi leur gourme dans le frisson de rapines honteuses, pour mieux ensuite vieillir en bourgeois repus, une fois leur jeunesse passée. La jeunesse de Maspero, elle, n'est jamais passée : elle lui est restée, comme une marque de fabrique indélébile. Comme son honneur.

« Nous savons bien qu'Abdul a toujours vécu dans l'inquiétude. » Je viens de lire cette phrase dans le dernier roman d'Alvaro Mutis traduit, comme les précédents, par Maspero¹. Et me revient en mémoire ma rencontre de l'été 1991, à Mexico, avec cet écrivain colombien qui a fait du pessimisme une ascèse, le parti pris d'un homme qui se méfie des gloires éphémères. « Je suis du camp des vaincus, confiait alors Mutis. Le vaincu est le seul qui sait vraiment ce qui s'est passé. Il a traversé une épreuve qui le rend sage. Le vainqueur, c'est un aveugle qui finira à Sainte-Hélène en essayant toujours d'arranger son personnage. Je déteste les vainqueurs. » Est-ce un hasard si Mutis et Maspero ont la même allure discrète et effacée, se coiffent tous deux d'une casquette de marin, comme pour se dire de passage, à l'instar de Bernard Lazare, ce saint du panthéon péguyste,

1. Alvaro Mutis, *Abdul Bashur, le rêveur de navires*, Grasset, 1994.

qui confiait : « Voyez-vous, Péguy, je ne commence à me sentir chez moi que quand j'arrive dans un hôtel. »

Oui l'inquiétude. L'inquiétude qui est l'antichambre de l'espérance. Cette inquiétude qui ne cessera d'animer, pour notre bonheur, François Maspero.

En ouverture de son premier roman, *Le Sourire du chat*, où se lisent les blessures qui l'ont façonné, Maspero glisse cette confiance longtemps retenue : « J'ai peiné à retrouver le sens du mot liberté. » J'invite à le lire tout simplement parce que ce mot, il nous l'a appris.

Edwy Plenel

Préface à l'édition algérienne

J'ai écrit ce livre en 1992, trente ans après la fin de la guerre menée par le peuple algérien pour son indépendance. À la date où je l'ai publié, il semblait que la « guerre d'Algérie » resterait à jamais enfouie dans les mémoires françaises comme une tache dont aucun des acteurs – et ils furent des millions de Français – se garderait bien de jamais l'évoquer. D'ailleurs, cette année-là, un sondage réalisé par la revue *L'Histoire* indiquait que 56 % des Français considéraient que la présence de la France avait été « une bonne chose »... pour l'Algérie. Depuis, la mémoire revient, lentement, mais enfin elle revient. En France, des généraux tortionnaires ont parlé. L'un d'eux a même été traduit devant les tribunaux et condamné. Non pour avoir commis, comme il l'avouait froidement dans ses souvenirs, des crimes contre l'humanité, car c'eût été mettre dans le bain la totalité du commandement français de l'époque et des dirigeants politiques qui l'avaient mandaté, mais, hypocritement, pour « complicité d'apologie de crimes de guerre¹ ». Désormais, d'anciens soldats français témoignent. Plus question, comme dans les années soixante, de traiter d'« antifrançais », de traîtres à leur patrie, ces témoins et ceux qui les soutenaient et les publiaient, comme ils soutenaient

1. En 2001, le général Aussaresses a publié ses souvenirs, *Services spéciaux en Algérie, 1955-1957*. Il a été condamné en 2002 par le tribunal correctionnel de Paris à 7 500 euros d'amende pour « complicité d'apologie de crimes de guerre ». La condamnation a été confirmée en appel en 2003, puis en cassation en 2004. La qualification de « crime contre l'humanité » ne pouvait être retenue, en vertu du principe de non-rétroactivité, car elle n'est entrée dans le droit français qu'en 1994. Le général ne pouvait non plus être poursuivi directement pour « crimes de guerre », en raison des lois successives d'amnistie concernant les faits commis au cours de la guerre d'Algérie. C'est ainsi qu'on en est arrivé à ce comble de l'hypocrisie : l'assassin n'a pas été condamné pour les crimes qu'il a perpétrés en toute impunité, mais pour s'en être publiquement vanté. Il n'a pas été jugé pour assassinats, actes de torture et de barbarie, mais pour un simple délit d'opinion. (Note de 2011.)

et publiaient les positions de la résistance algérienne. Il reste que, en dépit des efforts d'historiens des deux côtés de la Méditerranée – tels Benjamin Stora ou Mohammed Harbi – et de leurs travaux de défricheurs, cette histoire récente est restée longtemps moins étudiée que bien d'autres champs historiques de la même époque.

Plus généralement, j'ai pu constater, en écrivant ce livre, que cela avait été en France, un siècle durant, le lot de toute histoire digne de ce nom des conquêtes coloniales (je ne parle évidemment pas des nombreux livres consacrés alors à la « mission civilisatrice » de la France). Les spécialistes de l'histoire coloniale ont été longtemps les parents pauvres de leur discipline. Rares ont été les chercheurs à y travailler et c'est ma fierté d'avoir publié, à l'époque où j'étais éditeur, des maîtres de vérité comme Mostefa Lacheraf ou Mohamed Sahli. On pourrait presque dire que, jusqu'à l'heureuse émergence, encore récente, d'une nouvelle génération d'historiens, le domaine colonial a été considéré par beaucoup d'universitaires comme un détail de l'histoire de France en général, au sens tristement célèbre donné à ce mot par le chef de l'extrême-droite française, Jean-Marie Le Pen – qui fut lui-même un tortionnaire –, quand il qualifiait de « détail » l'extermination des Juifs d'Europe menée par les nazis au cours de la Seconde Guerre mondiale. Comparaison moins outrée qu'il n'y paraît. Car le mot avait déjà été prononcé en 1841 par Alexis de Tocqueville, cet apôtre de la démocratie libérale, et cela à propos de la conquête de l'Algérie : « Du moment, écrivait-il, que nous avons admis cette grande violence qu'est la conquête, je crois que nous ne devons pas reculer devant *les violences de détail* qui sont absolument nécessaires pour la consolider. »

Ce livre ne traite pas de l'histoire récente. Il va en chercher les racines plus d'un siècle plus tôt. Le maréchal de Saint-Arnaud fut, de son vivant et après sa mort, couvert d'honneurs (d'où le titre de ce livre qui raconte en réalité une vie de déshonneur) comme une figure exemplaire de son pays, avant que son nom soit recouvert d'un voile d'oubli pudique. Or il incarne la face noire des deux derniers siècles de l'histoire de France. Il a participé à trois grands massacres des peuples : le massacre du peuple algérien lors de la conquête, le massacre de son propre peuple lors de l'écrasement de la Deuxième République par Napoléon III dont il fut l'exécuteur des basses

œuvres, et la boucherie de la guerre de Crimée qui s'est faite, entre autres, sur le dos des peuples balkaniques. Nul doute que, sans sa mort prématurée, il eût participé de manière tout aussi sanglante à l'aberrante tentative de conquête du Mexique. Et, dans tous les cas cités, on assiste à la préfiguration de guerres et de massacres qui nous sont plus proches. La « pacification » menée par l'armée française en Algérie de 1956 à 1962 a suivi la même stratégie, a employé les mêmes méthodes – modernisées, mécanisées, certes –, que celles de la conquête et elle s'est souvent produite dans les mêmes lieux. Elle a continué le travail de déstructuration de la société nationale algérienne et de ses élites. La répression des révoltes ouvrières françaises a servi de répétition générale à l'écrasement de la Commune de Paris et de ses idéaux. Et l'hécatombe de Crimée est le type même d'aventure menée par des puissances impérialistes pour s'assurer une suprématie mondiale – hier fondée sur le contrôle des Détroits, aujourd'hui sur celui du pétrole.

Saint-Arnaud n'est pas un cas unique et j'aurais pu évidemment en choisir d'autres. On trouvera dans cette chronique plus d'un de ses pairs, auteurs comme lui de crimes contre l'humanité au nom de la grandeur de leur pays et pour le plus grand profit de leur fortune personnelle. En ce qui concerne la conquête de l'Algérie, j'aurais pu rassembler une anthologie. Elle aurait débuté, par exemple, dès 1832, par ces mots de Savary, duc de Rovigo, commandant en chef : « Des têtes... apportez des têtes, bouchez les conduites d'eau crevées avec la tête du premier Bédouin que vous rencontrerez », et continué avec la célèbre consigne de Bugeaud : « Enfumez-les comme des renards. »

L'intérêt de Saint-Arnaud, entre autres, c'est qu'il est un homme ordinaire, produit ordinaire de son temps et de sa classe. Tout juste plus arriviste que la moyenne. Plutôt cultivé, séducteur même, à ses heures, sachant pousser la chansonnette, à l'aise dans la bonne société. À ce titre, il incarne la banalité du mal. Aussi banal, aussi « normal », en fin de compte et toutes proportions gardées, dans son milieu de bourgeois français et son rôle de serviteur militaire de leurs intérêts, que le bourreau SS Eichmann décrit par Hannah Arendt (*Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*) l'était dans son milieu de fonctionnaires allemands du Troisième Reich. C'est apparemment le plus banalement du monde que, corrompu dans

une société corrompue, il corrompt. Que, sans scrupules dans une société sans scrupules, il anesthésie les scrupules de ses semblables. Et que, dans le même temps où il exploite cyniquement l'autre, il le méprise – à commencer par son propre peuple en quoi il ne voit que canaille, et *a fortiori* les autres peuples, si « différents » qu'il leur dénie pratiquement le statut d'êtres humains. Il gangrène, par ce mépris, une société entière, au point que, comme dans un jeu de miroirs, il finit par apparaître comme l'expression même de cette société : d'où les honneurs qu'elle lui décerne. « Honorable société », c'est un terme traditionnel par lequel se désigne la Mafia. Dans la bourgeoisie française de l'époque (et cela n'a guère changé depuis), cela se traduit par « légion d'honneur ». Le mot d'ordre donné par Guizot, « enrichissez-vous », a été réellement appliqué sous le régime de Napoléon III, et celui-ci n'aurait pu s'installer sans l'intervention décisive d'une mafia de militaires, « les Africains », qui, comme Saint-Arnaud, ont participé au partage du gâteau.

Cela dit, ne poussons pas trop loin l'exception culturelle. Français, certes, Saint-Arnaud l'était, et c'est un autre Français, Victor Hugo, qui l'a bien défini : « Ce général avait les états de service d'un chacal... » Mais puisque j'ai parlé de banalité du mal, il serait trop simple de ne voir en lui qu'un mal spécifiquement français. Tout pays possède, à un degré ou un autre, une face noire dans son histoire. Nul ne peut refaire l'histoire. En revanche, nier cette face noire, l'effacer, ou simplement l'oublier, c'est s'en faire indéfiniment complice. Et comme tout pays possède aussi l'autre face, la face lumineuse, celle-ci ne peut vivre, s'étendre et gagner que si elle se fonde sur la vérité historique. Chercher celle-ci, non pour de tardifs repentirs, mais pour en féconder l'avenir, c'est une manière de ne pas perdre tout à fait espoir en l'humanité.

C'est une vraie joie pour moi de me voir publié en Algérie, grâce aux éditions Casbah, en français et en arabe. Et cela, même si ce livre n'a pas été écrit particulièrement pour un public algérien. A-t-il d'ailleurs été écrit pour un public français ? Oui, dans la mesure où je crois que seule la lucidité sur le passé, tout le passé, peut servir à être lucide sur le présent, et que, même sans se faire trop d'illusions, chacun peut apporter sa petite pierre dans ce travail. Mais je pense l'avoir fait surtout pour moi-même, parce que j'avais

besoin de mettre certaines idées au clair. Des idées qui m'avaient accompagné notamment quand, avec mes camarades, nous luttions pour la reconnaissance de l'indépendance du peuple algérien, et plus généralement chaque fois qu'au cours de ma vie j'ai cherché à mieux définir contre quoi et pour quoi il fallait, il faut résister. Je voulais à la fois prendre du recul et donner une figure à l'ennemi : par sa sinistre banalité même, par son rôle de « second couteau », Saint-Arnaud répond à cette figure mieux qu'un chef de premier plan chargé de tous les maux pour mieux en absoudre les autres. Et l'ennemi est toujours là : nous n'avons pas fini de nous battre, partout dans le monde, contre les Saint-Arnaud modernes, petits et grands, exploiters et manipulateurs ordinaires des peuples.

Et puis, en l'évoquant, se sont dessinées en contrepoint les figures de ceux qui se sont opposés et s'opposent toujours au nom d'une humanité fraternelle. Figures illustres comme celle de l'émir Abd el-Kader lorsqu'il invoquait la justice contre la forfaiture, figures anonymes de combattants qui défendaient leur dignité dans les djebels comme d'autres défendaient leur dignité sur les barricades parisiennes. Des résistants de toujours, hier mais aussi aujourd'hui, nos frères.

François Maspero, février 2003

